

CONCLUSION DES JOURNÉES

Charles Melman

" Je voudrais d'abord remercier nos amis belges de nous avoir invités à ces journées qui ont intéressé beaucoup parmi nous, et bien évidemment, soulevé des problèmes qui sont en chantier, ce qui après tout nous laisse espérer que nous ne serons pas tout de suite au chômage. Il y a encore sûrement à faire.

Une petite remarque introductive, peut-être, concernant la méthode que nous suivons. Le narcissisme, ce n'est pas un concept. Ce n'est pas un concept parce que c'est un fait clinique, et un fait clinique n'est pas un concept. Ça a des conséquences ensuite sur l'épistémologie, c'est-à-dire sur la façon de procéder.

Un concept pour aller extrêmement vite là-dessus, – ça concerne quand même notre façon de procéder – c'est une manière de rassembler, dans un ensemble diffus, de rassembler dans les éléments qui constituent cet ensemble, le trait susceptible de leur être commun, et dès lors constituer le signifiant Un, qui va représenter ou signifier ce qu'il en serait de l'Être, venant être commun à tous les éléments de cet ensemble. Il y a des hommes vertueux ; si je veux savoir ce que c'est que la vertu, eh bien je vais travailler le concept qui n'est pas forcément facile, aisé, puisque vous voyez tout de suite que les limites de la vertu seront forcément indécises mais enfin ça c'est le travail du concept.

Le travail du fait clinique est essentiellement différent. Il est essentielle-

ment différent, en ce qu'il ne consisterait pas à aller chercher les divers traits qui viendraient constituer cet ensemble du symptôme, mais il vient constater que le symptôme est constitué par un ensemble d'éléments qui a besoin d'être nommé et ces éléments, identifiés. Autrement dit, ce n'est pas la nomination qui donne l'existence, le statut de l'ensemble de ces éléments. Ils sont là, avant. Ils sont là avant et ils nous invitent évidemment, aussi bien à les nommer, à les rassembler, qu'à les déchiffrer.

En ce qui concerne plus précisément le narcissisme, je crois que, pour ce qu'il en est de la méthode il conviendrait de nous souvenir, que les symptômes sont essentiellement défensifs. Toujours défensifs. C'est-à-dire que c'est ce qui les organise. Dès lors que nous cherchons à individualiser, à interpréter les éléments de ce symptôme, en dehors ou à l'abri, justement, de ce qui les a orientés, ce qui les a mis en place, c'est-à-dire non pas leur être, comme ce que l'on va prêter au concept mais justement au contraire, ce qui les a mis en place, ces symptômes, toujours défensifs contre le manque à être, contre l'impossible, le réel, la castration et donc si nous souhaitons interpréter et mettre en place, je dirai, un symptôme, je crois que cette méthode, c'est-à-dire ne l'aborder qu'en tant que justement elle est destinée à pallier cette insuffisance qui nous est propre, je crois que ça permettrait d'entrer plus rapidement dans le vif de la question.

En ce qui concerne le narcissisme, il est bien évident, comme d'ailleurs le soulignait Jean-Jacques Tyszler il y a un instant, il y a des narcissismes, ça n'est absolument pas unitaire, et je laisserai dans ma démarche tomber ce texte de Freud, mais enfin je ne vais pas m'étendre là-dessus, mais je dois dire, il y a bien longtemps que je m'étais intéressé à ce texte et tout de suite je l'avais trouvé, je ne l'avais pas trouvé ... autant il avait suscité des réflexions, mais autant par lui-même, je dirai, il est assurément inadéquat et peut-être cette inadéquation aurait-elle été plus sensible au cours de ces journées si justement les instruments que nous avons à notre disposition, comme je vais très rapidement m'en servir, nous avaient éclairés sur ce qui avait été les difficultés bien normales de Freud qui se servait des moyens du bord, pour aborder ces thèmes. Il ne s'agit aucunement de critiquer Freud bien sûr, il s'agit de nous en servir avec ce que sont aujourd'hui les moyens dont nous disposons grâce à l'enseignement propre à nos écoles, à notre association etc.... Il y a donc des narcissismes.

Le premier est ce que j'appellerai le narcissisme ordinaire. Il est bien évident que si je viens ici présenter une communication, je tâcherai de veiller à ne pas vous faire honte, autrement dit me montrer déficitaire,

déficient à l'endroit du sujet traité alors que nous savons précisément que cette déficience va être ce qui justifie le sujet traité et qu'il conviendrait donc que, par exception, et pour vous le présenter, je puisse être à cette tribune parmi d'autres, honorable, autrement dit d'une certaine manière le risque de venir dans le dispositif même peut-être mentir sur ce dont il est question.

Je dois dire que Lacan était sûrement le personnage le moins narcissique que j'aie jamais rencontré. Je le sais, pour des raisons très simples, très pratiques : je l'ai vu dans des situations collectives voire privées, où l'image qu'il pouvait avoir de lui-même était entamée, insultée, blasphémée, défaite, déchirée, honnie, et lui-même réagir sans rien qui eût été de la pres-tance ou de la défense ou le souci, je dirai, de maintenir justement cette image de soi qui fait partie de notre civilité et de nos relations normales, de nos relations ordinaires. Il n'était ni à l'aise, ni dans le malaise. Il savait que ça pouvait être comme ça, et donc ce n'était pas pour lui, je dirai, un événement.

Le narcissisme ordinaire c'est de pouvoir répondre par un investissement à l'image de l'investissement moi-même à une situation où justement nous nous trouvons en défaut. Et n'oublions pas que cet amour qui est le propre justement du narcissisme, porté à cette occasion sur l'image de soi, que l'amour est toujours soutenu par l'idée du Un qu'il fait exister dans l'Autre. Et donc que le narcissisme serait un moyen de défense s'appuyant implicitement par le biais de cet amour, en faisant justement venir dans l'Autre ce Un qui aurait à le justifier. Donc toute une série de situations appartenant à notre vie quotidienne et où il sera en quelque sorte physiologique que nous venions y répondre par des réactions narcissiques, même si celles-ci évidemment peuvent se révéler inadéquates peu importe, peu importe ce qu'elles se révéleront ou pas, mais en tout cas je crois que ça fait partie de nos modes ordinaires de défense ou de justification, de présentation sociale.

Il y a, je dirai, ensuite, à côté de cette physiologie des narcissismes, un narcissisme qui, à mes yeux, est authentique, celui-là, et dont je donnerai, je proposerai la définition rapide en disant qu'il est la possibilité que montre l'être humain de venir conjointre sur soi-même l'objet du désir et la cause de l'amour ou bien la cause du désir et l'objet de l'amour, venir les conjointre sur soi-même. Conjointre sur soi-même le I (grand i) et le *a* (petit a) et réaliser ainsi l'union impossible, improbable, puisqu'elle est

précisément celle qui résiste à la possibilité du rapport sexuel. Le divorce irréductible entre grand I et petit a .

Or une forme de narcissisme, de narcissisme effectivement pathologique et qui permettrait ainsi de venir conjoindre en soi-même le Un, le Φ (grand Phi) et le petit a , évidemment, donne lieu à des expressions cliniques qui sont, je dirai, parfaitement connues et parfaitement décrites c'est-à-dire la constitution, on va dire, de ces caractères, le terme ici n'est pas tout à fait inapproprié puisque par ailleurs on a des difficultés à définir ce qu'est le caractère – en tout cas voilà peut-être un biais ici pour le faire – un des caractères qui se présente donc comme représentatif d'une individualité enfin parfaitement réussie. Parfaite, complète, achevée, à l'abri de tout risque et dont un trait, je dirai, significatif, c'est que dans son expression, il mêle des manifestations de virilité absolue à ceux de la féminité la plus séduisante. À dire vrai effectivement, une telle possibilité peut sembler ce qu'il en serait d'une réussite et y compris, je dirai, avec ce fait que toute subjectivité, c'est-à-dire de clivage – clivage justement qui a été évoqué tout du long, à l'égard de cette entité, est absent. Eh bien il n'y a de la part de celui qui les scelle, qui est pris dans ce dispositif, pas la moindre marge, pas le moindre retrait, pas le moindre recul.

Il est évident que dans un tel dispositif, nous voyons effectivement la réunion de l'Imaginaire avec s'il s'agit de l'objet a du Réel, avec le Symbolique si tant est que cette union peut supposer la référence à quelque Un, qui s'il n'est pas collectif est au moins assurément individuel, singulier de telle sorte que je verrai assez bien dans ce cas ce nœud borroméen que Lacan a proposé comme étant celui de la paranoïa, comme venant soutenir ce type d'organisation et aussi dans la mesure où une telle organisation présente effectivement des traits de type paranoïaque. Autrement dit le fait d'échapper à toute dialectisation évidemment possible et donc nous ouvrons là la question de savoir s'il s'agit d'une névrose ou s'il s'agit d'une psychose. L'hésitation portant assurément sur le fait de savoir si ce mode de défense est celui qui vient répondre à la carence de tout Un de référence dans l'Autre, et donc une obligation en quelque sorte de se le faire soi-même, faut bien sûr s'en faire Un, sinon comment faire pour tenir ?

Ou bien et là, nous débouchons sur une tout autre dimension qui est la dimension collective, je veux dire, il est clair qu'il peut y avoir des manifestations de paranoïa collective chez ceux que l'on observe comme justement, ayant ce trait particulier, de venir unir en eux-mêmes, cet objet petit a à sacrifier, sacrifier donc, mais à sacrifier à ce Un, qui est pas moins,

dont ils ne sont pas moins investis, et donc la présentification de cette créature associant l'objet petit a, à sacrifier à ce Un, qui attend cet objet et qui, en tout cas, l'investit, le reconnaît comme étant effectivement le sien, et assurant une coaptation parfaite, entre le petit a et le Un, ce qui est au demeurant impossible, logiquement, et où on peut reconnaître je dirai, dans ces expressions collectives du narcissisme un certain nombre de manifestations qui, non seulement ne manquent pas d'actualité, effectivement, mais également nous rappellent celles qu'on a pu observer au moment de la deuxième guerre mondiale, et dont je dois dire qu'elles étaient impressionnantes du fait d'être exactement de ce type et avec le fait que l'objet de sacrifice, l'objet a dont l'individu était porteur, signifiait d'emblée que, à la limite, il était déjà mort. Ce que prouvait ce fait c'est que subjectivement il était supprimé, qu'il n'avait plus rien à penser. Il avait simplement à obéir.

Ce que je voudrais encore, peut-être vous signaler, c'est que la question du narcissisme est une question, je dirai, très présente pour chaque psychanalyste. De quoi s'autorise-t-il, en effet ? Il peut et je suis très sensible à ce parcours excellent que nous a fait Luis Iskovich et j'étais très sensible au fait qu'il a déroulé, qu'il a bien voulu dérouler pour nous, un ensemble de références, ensemble de textes très précis, très bien agencés et on voit bien comment ces textes viennent répondre au fait que, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, l'analyse – l'analyste n'a pas de père, il a des textes qui eux-mêmes répondent, essaient de pallier cette absence de père c'est-à-dire de Un dans l'Autre, dont il serait assuré que venant s'appuyer sur lui, eh bien voilà, sa démarche serait enfin sûre, serait enfin certaine.

Comment donc, pour l'analyste, répondre, je dirai, à cette carence dans l'Autre, qui met évidemment régulièrement en péril ce qu'il peut être amené à soutenir, il le soutient d'où ? de lui-même ! Ah ! de lui-même, ah de lui même, et oui.

Donc forcément qu'a-t-il d'autre à offrir que cette image investie comme je le disais tout à l'heure, et forcément narcissique, et qui tente de répondre à cette carence dans l'Autre en la faisant aimer, si possible. S'il a un peu de charisme en faisant aimer ce grand Un, qui fait défaut et dont il serait le représentant.

Si je me permets d'évoquer cette situation, c'est parce qu'elle est évidemment à la source de la pathologie, propre aux écoles et aux mouvements psychanalytiques car ce n'est pas sûrement, je dirai, faire surprise en vous disant que cette histoire que j'ai donc, jusqu'à ce jour, longuement connue et longuement fréquentée, ne s'est jamais présentée pour moi que mar-

quée, non pas, – allez, faut pas rêver – de quelques divergences théoriques, fondamentales et censées être décisives, capitales et impliquant forcément la rupture, c'est de la blague. Adler a eu la chance de situer ça très bien tout de suite, volonté de puissance, il a appelé ça comme ça. Férénczi sur le tard l'a appelé autrement, Jung l'a appelé évidemment autrement, et ainsi de suite, etc... et je vous passe, et je vous passe évidemment ce qui a pu être observé autour de Lacan, c'est-à-dire cette nécessité à laquelle se sent appelé à un moment donné le psychanalyste, de vous dire : et maintenant c'est moi. Nous avons tous appris de nos maîtres c'est très bien, tout ça, impeccable, vraiment c'est des types comme il faut, mais maintenant c'est moi. Il est bien évident qu'à partir de ce moment : « et maintenant, c'est moi » eh bien, commence à s'écrire l'histoire entre guillemets, parce que c'est vraiment de la petite histoire, l'histoire de nos mouvements de toutes les dissensions, des séparations, des régionalismes, de tout ce que vous voudrez, et dont je me permettrai de dire que, compte tenu de ce que nous sommes censés savoir là-dessus, je dirai que c'est vraiment, il faut le vouloir et fermer les yeux et les oreilles pour chercher à continuer dans le même style.

Pour quelle raison, ce n'est pas seulement parce que c'est bête, mais parce que c'est ce qui s'inscrit à chaque fois et pour chaque groupe, comme étant sa fin, la fin de ce qui, de la discipline qui justifie son existence et qui à partir du moment où elle est rentrée, ce qui serait l'appartenance spécifique, ce régionalisme, eh bien que, à partir de ce moment-là, elle peut dire *bye bye* à ce qui pourtant est censé justifier son travail et je dois dire que ça s'est toujours passé comme ça. Toujours.

Donc, le petit père Lacan comme vous le savez, a pu dire à son séminaire et sur le tard, « *ma seule erreur c'est d'être là* ». Autrement dit le fait que vous êtes persuadés que dans cet Autre, d'où vous vient mon message, il y a quelqu'un, moi. Mais moi, Lacan, je ne fais que parler pour vous. Ce défaut radical qui est le problème de notre espèce et y a pas moyen de faire autrement, seulement comme vous ne supportez pas ce silence éternel de Dieu, alors donc, vous allez imaginer que voilà, que c'est moi, que c'est moi qui vous dis tout ça.

La question donc, comme nous le voyons, du narcissisme, non seulement nous invite à nous rappeler la spécificité de notre méthode, c'est-à-dire qu'il ne s'agit jamais pour nous, que de ce qui est manifestation de défense dans ces symptômes, que nous analysons, voire dans les productions cliniques que nous proposons, il ne s'agit jamais que de défense contre ce

défaut, dont la présentification de notre image provoquerait la honte. La honte de soi-même pour autrui et d'y lire sa propre honte dans le regard d'autrui.

Et puis, je dis bien, nous ne parlons jamais, moi personnellement, pardonnez-moi, je ne parle jamais de clinique, je n'en parle pas. Pourquoi ? Parce que la clinique, je suis dedans. Je ne suis pas un observateur, je ne suis pas un clinicien. J'en fais partie de ce dont je parle, je ne suis pas moins dedans que ceux, ce dont je parle, ce qui nous pose évidemment de façon douloureuse la question du pouvoir de l'observation, puisque si je me mets dehors, c'est encore avec le souci d'éviter la honte et donc me situer en position d'observateur. Personne qui ne soit engagé dans le tableau qu'il prétend analyser. Je crois que ça aussi ça pourrait être pour nous, un petit rappel, quoi. Hum!

Ça nous concerne, non pas seulement en la personne d'autrui, c'est parce que autrui, c'est nous-même. Chacun est un Autre pour soi-même, évidemment. À la limite, ce n'est jamais que de soi-même dont on parle, croyant parler de ce que vous voudrez. Et parle-t-on jamais, je l'ai déjà dit d'autre chose, d'un Autre lieu que finalement de soi-même. Ce que je raconte, c'est de la plus grande banalité. En m'écoutant le dire, je me dis, mais tout ça, c'est tellement, c'est tellement évident, et ça aurait à figurer dans notre banalité.

Un couple narcissique.

Le couple narcissique, mais comment, s'il vous plaît, mais quel est le couple qui n'est pas narcissique, parce que il est évident que la femme que j'investis, s'il s'agit de tel ou tel président, la bimbo que je trimbale, c'est pourquoi et puis, il est évident que pour la bimbo, elle-même, elle ne peut que souhaiter pouvoir se présenter avec le représentant accompli, et réussi de la virilité enfin, c'est pas le moindre, ce qui fait qu'il faudrait que là encore, soit signalé, vérifié ; quand le couple n'est pas narcissique à ce moment-là, il serait intéressant de savoir effectivement ce qui l'organise, ce qui le soutient.

Freud commence son travail en évoquant cet article d'un nommé Paul, alors je ne sais pas comment ça se prononce en allemand, (Patricia Le Coat, réponse : *Nake* ?) et pour raconter que ces types qui jouissent de leur propre corps, eh bien, bien sûr, si l'objet petit a est ainsi retenu et constitutif de son propre corps, son côté pervers est qu'il ne peut jamais jouir que de son propre corps, avec un risque et je termine là-dessus, qui est un risque bien connu, et qui est tout simplement celui de l'hypocondrie.

C'est cela un trait individualisable, bien connu, des névroses ou psychoses narcissiques.

Hitler, pour me permettre cet exemple, et d'ailleurs personnellement ça m'a forcément intéressé du fait de l'intimité que j'ai eue avec lui, eh bien, Hitler était un grand hypocondriaque, et c'est pas par hasard, et c'est évidemment, c'était évidemment constitutif, constitutif du bonhomme et quel narcissisme plus superbe pouvez-vous observer sinon celui qui va se propager comme étant celui d'une race entière, Ah ! vous vous rendez compte ! et quand vous le voyez, les films aujourd'hui, puisque vous pouvez, vous, n'en avoir que l'expression filmée, mais vous voyez comment cette bande de guignols, c'était avant tout, des Narcisse, n'est-ce pas, affichés, avec cette splendeur, et témoignant clairement que l'objet premier de leur jouissance, prêt à l'y sacrifier, prêt à être sacrifié, c'était évidemment, avant tout eux-mêmes.

Voilà donc, à propos de ce que nos amis belges ont bien voulu nous apporter, les quelques remarques que je souhaitais vous faire.

Contrairement à l'habitude qui veut que la messe soit dite, après mon propos, est ce que ?

J.-Jacques Tyszler — Une question par rapport à vos propos à l'instant, ce que vous dites, quand vous dites, plutôt pourquoi vous dites que vous ne partez pas souvent de choses de clinicien je ne sais pas, comment je dirai pour moi, – vous direz ce que vous en pensez – la chance quand j'étais jeune à l'association, la chance que j'ai trouvée à l'ALI, que je trouve encore c'est que d'un certain point de vue, les fondateurs, vous-même, Marcel Czermak, Jean Bergès, ont toujours mêlé le fait clinique et précisément la position de l'analyse, qui pour moi, ce n'est pas un secret, c'est assez extraordinaire qu'on ait chez chacun et chez vous-même, c'est vos plus beaux séminaires, la névrose obsessionnelle, l'hystérie, les paranoïas, le Retour à Schreber sont des fabuleux séminaires de clinique, donc ça m'a toujours étonné que ...

Charles Melman — Je vais vous dire. Merci, Jean-Jacques Tyszler pour cette légitime objection, je pouvais effectivement me la faire à moi-même.

Si vous venez une fois à une des présentations de malades, et qui n'est pas du tout ni celles de ceux qui furent mes maîtres en psychiatrie, et j'en ai eu de très bons, Daumézon, et Lanteri-Laura et qui était un ami, lui, et qui était d'excellents, excellents observateurs. Excellents et moi à cet égard ils m'ont beaucoup appris. Mais quand j'examine un patient et je dirai, pas non plus comme faisait Lacan, je peux dire vraiment que

– peut-être est-ce chez moi une faiblesse – mais je suis vraiment avec lui, dans lui, nous participons ensemble. Puisque la question de l'observation et je crois que ça intéresse et que ça frappe, on va demander à Martine Gros, ou à Céline Rumen, je crois que ça les frappe que, – peut-être est-ce de l'ordre du mimétisme ? sûrement pas – en tout cas c'est d'un autre type de participation, c'est-à-dire que cette folie ne m'est pas étrangère. Je n'en suis pas ni l'analyste, ni un spectateur d'abord, et je suis aussi bien dedans, avec ce type ou la dame qui est là, disloqué par son affaire et je crois que dans effectivement ce que j'ai pu raconter qu'à chaque fois, doit se préciser pour chacun qui est en position de travail, à ce moment-là, où il se met ? à quelle place est-il ? d'où est-ce qu'il entend, d'où est-ce qu'il voit, et du même coup d'où est-ce qu'il s'exprime ? et aucun de nous ne prétendra que cette place, elle est vierge, innocente.

Donc je crois avoir chaque fois, dans cette approche clinique effectivement, avoir été beaucoup moins observateur que quelqu'un qui aussi bien prenait ..., enfin n'était pas dans une manifestation xénopathique mais dans une manifestation possible de ce que nous sommes

Marc Darmon — Est-ce que, vous me permettez ? Marc Darmon.

Je vous interrogerai sur ce que vous avez dit du grand I et du petit a. Donc, il y aurait une coalescence propre à une certaine pathologie, entre le grand I et le petit a. Dans l'analyse, une façon de parler du désir de l'analyste, c'est d'obtenir la différence absolue entre le grand I et le petit a.

Charles Melman — Absolument. Et c'est ce qui fait dire à Lacan que ce n'est pas un désir pur. C'est-à-dire que ce n'est pas un désir sans objet. Ce n'est pas un désir pur, le désir de l'analyste. Instaurer cette différence maximum, entre Un et le petit a, et peut-être bien justement le narcissisme dans cette forme, je dirai, achevée, accomplie est-il l'expression qui est justement la plus pure de la psychose. Je crois que quand notre ami Marcel Czermak a pour formule que le psychotique est celui qui a le petit a dans sa poche, je présume à tort ou à raison que là ce que nous abordons en est effectivement exemplaire.

X — S'il vous plaît, ... Oui, comme je n'ai pas l'occasion de vous poser des questions tous les jours, ma question, elle porte ça m'a beaucoup intéressé et je suis d'accord avec ces faits. C'est un fait que vous évoquez, et maintenant c'est moi qui porte l'histoire et ce qu'elle en dit. Et ma question porte sur ceci : Est-ce que c'est un effet du narcissisme, les petites différences, écrites déjà par Freud, est-ce que c'est d'un côté incurable,

le narcissisme entre les petites différences, ou est-ce que finalement, le processus analytique ne produit pas, d'une certaine façon ça.

Charles Melman — Mais vous avez raison. Je souscris tout à fait. Je crois effectivement que c'est un risque du processus analytique lui-même, absolument, et lorsque Lacan a cherché à faire valoir cette procédure de la passe, c'était une tentative pour sortir de cette sanction que l'on peut estimer néfaste à la psychanalyse. Indiscutablement.